

Ce livre paraît en collaboration avec l'Institut Franz Kafka à Prague.

Table

Le nouvel avocat	7
Un médecin de campagne.....	10
Du haut des gradins.....	30
Une vieille page	34
Devant la loi	43
Chacals et Arabes.....	49
Une visite dans la mine	61
Le prochain village	70
Un message impérial	71
Le souci du père de famille.....	75
Onze fils	80
Un fraticide	95
Un rêve	102
Un rapport pour une académie	108
À propos <i>d'Un médecin de campagne</i> de Franz Kafka....	137

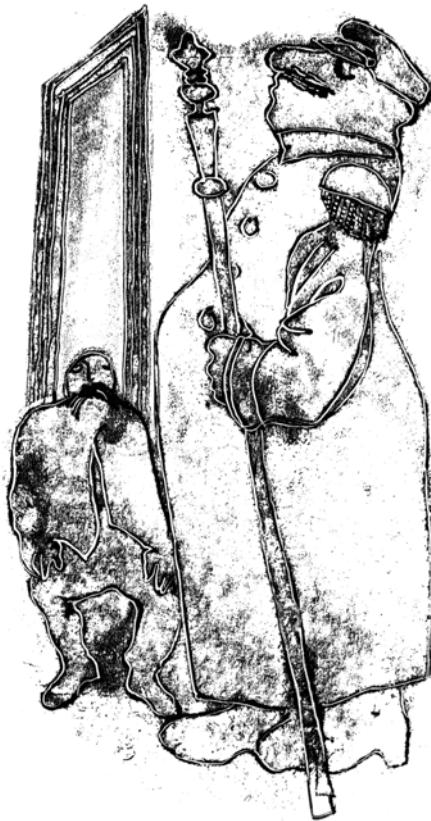
© Vitalis, 2024 • Traduit de l'original allemand *Ein Landarzt* par Isabelle Raison •
Épilogue traduit par Joschi Guitton • ISBN 978-3-89919-862-1 (Vitalis GmbH) • ISBN 978-80-7253-485-2 (Vitalis, s.r.o.) • Impression et reliure dans l'Union Européenne • Tous droits réservés

Un médecin de campagne.

J'étais dans un grand embarras, une course urgente m'appelait, un patient gravement malade m'attendait dans un village éloigné de dix lieues, une tourmente de neige emplissait la vaste étendue qui me séparait de lui. J'avais bien une voiture, une voiture légère à grandes roues, juste comme il faut pour nos grands chemins. Emmitouflé dans ma pelisse, ma trousse d'instruments

à la main, j'étais déjà dans la cour, prêt à partir, mais le cheval... ! Il manquait le cheval ! La nuit précédente, mon propre cheval avait crevé en cet hiver glacial, d'un excès de fatigue. Ma bonne parcourait le village en tous sens pour se faire prêter un cheval, mais c'était sans espoir, je le savais. À chaque seconde un peu plus engourdi sous la neige qui s'amonceleait sur moi, je restais planté là, inutilement. La bonne apparut au portail, seule, agitant sa lanterne. Oui, naturellement, qui irait donc prêter son cheval à pareille heure pour une telle course ? Je traversai encore une fois la cour, je ne voyais pas d'issue. Distrait, tourmenté, je poussai du pied la porte vermoulu de la porcherie, inoccupée depuis bien des années. Elle s'ouvrit, battant sur ses gonds. De l'intérieur émanaient une chaleur

remarque, il rit et dit : « Si cela t'attire tant, essaie donc d'entrer malgré mon interdiction. Mais n'oublie pas que je suis puissant. Et je ne suis que le dernier des gardiens. Devant chaque salle se trouve un gardien, tous plus puissants les uns que les autres. Moi qui te parle, je ne puis pas même supporter la vue du troisième gardien. » L'homme de la campagne ne s'attendait pas à de telles difficultés, la loi doit pourtant être accessible à tous et à tout moment, pense-t-il, mais à présent qu'il regarde de plus près le gardien, avec son manteau de fourrure, son long nez pointu, sa longue barbe noire effilée de Tartare, il décide quand même d'attendre l'autorisation d'entrer. Le gardien lui tend un tabouret et le fait asseoir sur le côté, près de la porte. Il reste assis là des jours et des années. Il



devait également représenter l'assurance devant les tribunaux. Étant donné que ses penchants littéraires étaient connus, on lui confiait à plusieurs reprises la rédaction de textes, d'essais et autres appels.

En effet, l'écriture attirait Kafka bien plus que le travail d'un employé d'assurances. Après tout, en tant qu'écrivain, il pouvait déjà se prévaloir d'une série de publications dans des journaux, revues et almanachs, ainsi que de la publication de quatre livres : le recueil de textes courts *Regard* avait paru fin 1912 chez Ernst Rowohlt, en mai 1913, la maison d'édition lipsienne Kurt Wolff Verlag avait publié le fragment *Le Soutier*, en décembre 1915, dans la même imprimerie avait suivi *La Métamorphose*, et en octobre 1916, le récit clé *Le Verdict* avait paru en tant que



volume 34 de la collection *Der Jüngste Tag (Le Jugement dernier)* de Kurt Wolff.

En septembre 1916, Kafka reçut une invitation à participer à une lecture dans le cadre des soirées de la nouvelle littérature à la *Galerie Neue Kunst Hans Goltz* à Munich. Après une incertitude prolongée sur la date exacte, le poète se rendit en train dans la capitale bavaroise le 10 novembre, où il s'installa à l'Hôtel Bayerischer Hof, en compagnie de Felice Bauer qui l'avait rejoint en provenance de Berlin. Il ouvrit la soirée avec quelques poèmes de Max Brod, avant de lire des extraits de son récit inédit intitulé *In der Strafkolonie* (*La colonie pénitentiaire*). Il n'est pas possible de confirmer si Rainer Maria Rilke était également présent dans le public, comme cela a parfois été affirmé. Les critiques de la presse locale n'apprécièrent guère la prestation de Kafka. Le récit présenté était jugé trop long, comme l'indiquaient par exemple les *Münchner*

2. Vue de la rue Na Poříčí avec le bâtiment couronné d'une coupole de l'AUVA, lieu de travail de Kafka à partir de 1908.

3. *Regard* (1912), édition Ernst Rowohlt • 4. *Le Verdict* (1916), éditions Kurt Wolff • 5. *La Métamorphose* (1915/16), éditions Kurt Wolff • 6. *Le Soutier* (1915), éditeur Kurt Wolf.

à Felice son lieu de refuge au château : « Il avait beaucoup de défauts des débuts, je n'ai pas assez de temps pour en raconter l'évolution. Aujourd'hui, cela me convient tout à fait. En tout : le beau chemin vers les hauteurs, le silence là-bas, je ne suis séparé d'un voisin que par un mur très mince, mais le voisin est assez silencieux ; j'emporte mon dîner là-haut et y suis généralement jusqu'à minuit ; puis l'avantage du chemin du retour à la maison : je dois prendre la décision de m'arrêter, j'ai alors le trajet pour me rafraîchir la tête. Et la vie là-bas : c'est quelque chose de particulier que d'avoir sa maison, de verrouiller derrière le monde la porte non pas de la chambre, ni de l'appartement, mais directement de la maison ; sortir par la porte de la maison et instantanément fouler la neige de la rue silencieuse. Le tout pour 20 K [couronnes] par mois, fourni avec tout le nécessaire par la sœur, servi aussi peu que nécessaire par la petite bouquetière (l'élève d'Ottla), tout est en ordre et beau. »¹⁵ La bouquetière en question, Růžena, amie d'Ottla, servait Kafka non seulement dans la rue d'Or mais venait également dans sa chambre de la Lange Gasse et, à partir de mars 1917, dans le nouvel appartement loué au Palais Schönborn.

Probablement en décembre, Kafka se trouvait encore dans la petite maison au n° 22 à deux heures et demie du matin, avant que finalement la dernière goutte de pétrole se soit consommée. Le lendemain, resté au lit jusqu'à dix heures, il se fit excuser par Ottla auprès de son supérieur, l'inspecteur en chef Eugen Pohl. Quant à savoir s'il passa également la Saint-Sylvestre 1916 dans la rue, comme

L'amour entre frère et sœur – la répétition de l'amour entre le père et la mère.

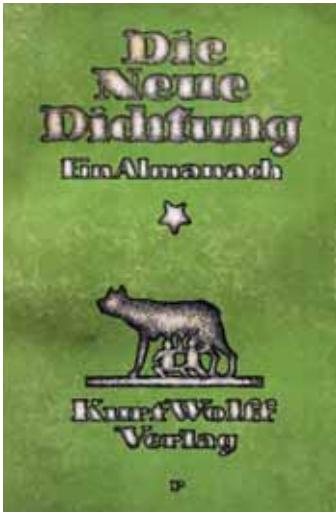
Extrait des *Journaux* de Franz Kafka



cela a été affirmé occasionnellement, une communication cryptique à Ottla le laisse sans réponse : « Tout d'abord, bonne année à tous. [...] J'ai célébré le réveillon en me levant et en tendant le lampadaire vers la nouvelle année. Personne ne peut avoir quelque chose de plus brûlant dans son verre. »¹⁶

Le 11 février 1917, Max Brod rendit visite à son ami dans sa chambrette d'écrivain au château : « Chez Kafka dans la rue d'Or. Il fait bien la lecture. Cellule monastique d'un véritable poète. »¹⁷ Oskar Baum, le poète

24. Vue sur le château de Prague, à droite le pont Mánes et au premier plan le quai de la Moldau dans la Vieille ville.



Nouvelle poésie) fin 1917, mais datée de 1918. La production du livre fut retardée, comme Wolff l'admit le 7 janvier 1918, car les linotypes requises étaient utilisées pour la composition d'un autre livre. Mi-janvier 1918, l'éditeur envoya enfin les premières épreuves à corriger. Kafka remarqua avec étonnement que les textes étaient montés dans le mauvais ordre. Dans sa correction du 27 janvier, il demanda à ce qu'on lui garde une page de dédicace personnelle, car il voulait dédier le recueil à son père.

Kafka attendit en vain d'autres courriers, se plaignant impatiemment dans une lettre à Leipzig de l'absence des corrections. Wolff rassura l'auteur en lui assurant que ses souhaits concernant l'ordre, le titre et la dédicace seraient soigneusement pris en compte. Il joignit, à titre gracieux, un livre que Kafka avait commandé. Puis, une fois de plus, le contact fut rompu, et Kafka devait encore faire preuve de patience. Dans cette situation, Kafka reçut une lettre de l'éditeur berlinois Erich Reiß, qui souhaitait entrer en contact avec lui à des fins de publication. Kafka nota attentivement cette nouvelle option, mais entre-temps, Max

57. Couverture de l'almanach 1917/18 *Die neue Dichtung* de la maison d'édition Kurt Wolff Verlag , où le récit *Un médecin de campagne* a été publié en avant-première.

58. František Max, *La rue d'Or*, vers 1953.

Brod s'était manifesté et avait contacté un représentant de Wolff. L'ami conseilla à Kafka de ne pas quitter Kurt Wolff et souligna la pénurie générale de papier chez les éditeurs. Même l'éditeur Insel Verlag ne pouvait pas livrer ses classiques, et la maison d'édition Staackmann Verlag devait renoncer à des rééditions des livres tant attendus de Rudolf Hans Bartsch. Kafka de son côté fit savoir à Max Brod : « Depuis que j'ai décidé de dédier le livre à mon père, il me tient à cœur qu'il paraisse bientôt. Non pas que cela puisse réconcilier le père, les origines de cette hostilité sont trop profondes, mais j'aurais fait quelque chose, si ce n'est déménager en Palestine, j'y serais au moins allé en la pointant du doigt sur la carte. »⁵⁰ Alors qu'il avait décidé d'envoyer les manuscrits à l'éditeur Reiß, Kafka reçut mi-mars 1918 les corrections tant attendues et abandonna

